



L'île des anamorphoses

version de Néstor Ponce

traduit de l'espagnol par Virginia de la Cruz Lichet

J'étais lui. Lorsque le bateau naufragea, épuisé par la tempête, le vent et les vagues, je me suis retrouvé projeté vers la mer, gesticulant désespéré à la recherche d'un morceau de bois. La nuit était une obscurité profonde. Le noir absolu. J'essayais de surnager en ouvrant les bras, frappé par des coups de poings venant de l'eau. Ce fut ainsi que je réussis à m'accrocher à un morceau de bois.

Nous avons tous été jeunes. J'étais alors un mousse de 17 ans, doté d'une musculature que la vie en mer avait endurcie. Dans les ports – Santos, La Havane, Le Havre, Sanlúcar de Barrameda – mon corps hâlé par le soleil et le sel marin, avec ses pectoraux fermes, attisait les désirs des femmes. Durant cette nuit de naufrage, la jeunesse me servit à résister et à atteindre la terre ferme, bien qu'anéanti par la fatigue.

Je me retrouvais cramponné à ce bout de bois comme celui qui s'accroche à un destin, comme celui que l'on voit à distance mais n'arrive pas à reconnaître son propre corps.

Je me réveillai lorsque mon corps heurta les galets et le sable d'une plage. J'avançai en titubant et délirant de joie car j'étais encore vivant. Je tombai sur le sable blanc. Je finis par m'endormir.

Je fus réveillé par l'intensité salée d'un soleil brûlant. Les douleurs musculaires me dévoraient le corps et en passant ma langue sur mes lèvres je sentis qu'elles étaient crevassées par le sel et la soif. Je m'assis et regardai autour de moi : des bandes de plage désertique, la mer qui se perdait à l'horizon et, derrière moi, des palmiers et une broussaille dense d'arbres, de plantes et d'arbustes. Tout au fond, on apercevait la verdure des terres qui s'élevaient et grimpaient jusqu'à un sommet rocailleux.

Je pris quelques minutes pour étudier la superficie de la mer : plus de traces de la tempête et plus rien du bateau. Seul le morceau de bois qui m'avait sauvé la vie reposait sur le sable humide, couvert d'iode. « De l'eau », pensai-je. « Je dois trouver de l'eau. »



Puis je parlai. Je répétai les mêmes phrases plusieurs fois, jusqu'à ce que mon agitation se calme. Je n'étais pas conscient que ce monologue aveugle serait pour moi le début de mes longues conversations avec moi-même. Le moi commençait à devenir lui. Je me parlais comme si je m'étais adressé à un autre, à un être dessaisi mais qui par contre se contorsionnait à l'intérieur de ma carcasse.

– Que doit-il faire aujourd'hui ? me demandais-je à voix haute. Inexorablement et, peu à peu, lui devenait moi.

Il résolut de faire le tour de l'île, afin de déterminer sa superficie, en espérant trouver un point d'eau douce, quelques restes du naufrage. Le parcours lui prit un temps qu'il estima de deux heures, selon le mouvement du soleil. Il ne trouva rien pendant le parcours, seul un paysage ininterrompu de palmiers et une végétation épaisse : la planche en bois – qu'il avait traîné jusqu'aux plantes – était le seul indice qui lui permettait de différencier le lieu où il était arrivé de n'importe quel autre coin de l'île.

Il décida de s'enfoncer de quelques mètres un bâton en main au cas où une bête ou un animal sauvage apparaîtrait. Les conseils de son père et de son grand père, tous deux marins chevronnés, lui servirent comme moyens de survie en cas de naufrage. Aller le matin à la recherche de plantes avec de larges feuilles afin de boire l'eau de la rosée, ou les cocotiers, ou encore les flaques d'eau, ou des récipients végétaux ou en pierre qui lui permettraient de recueillir l'eau de pluie. À dix mètres à l'intérieur de la jungle, il se trouva face à une surprise : des palmiers plus bas que ceux de la côte, mais avec des fruits semblables aux noix cocos.

L'homme vit d'espairs illusoire que les années et le destin malmènent. Les fruits dans les palmiers étaient bien réels, le réclamaient à cor et à cris : il grimpa sur le tronc en oubliant la fatigue et la faiblesse des muscles. Une seule chose avait de l'importance : survivre. Il atteignit les fruits si convoités et les frappa pour en avoir une bonne quantité.

Son cœur palpitait. Il aspira profondément et lui, son corps, descendit lentement. Les mains noueuses ramassèrent une noix de coco et la cassèrent contre une pierre : elle



contenait un liquide transparent légèrement sucré, comme du lait de coco. Il en but une petite gorgée, dans l'attente d'un arôme mortel. Après quelques minutes interminables, puis avec désespoir, cet homme qui avait été moi, but avec frénésie, avec fureur, et avala cette eau bénite de tous les cocos.

Il fut envahi par une euphorie en spirale qui parcourut son corps de grandes secousses. Il tremblait de joie. Il pleura, comme celui qui vient de naître.

Quatre mois et quatre jours plus tard, il était toujours enfermé dans cette sphère circulaire qu'était l'île, sur cette géométrie continue. Durant ce temps, il avait construit une cabane entre les arbres, les arbustes et la broussaille. Il avait pu récupérer au bord de l'eau, trois coffres qui contenaient des habits et des éléments insoupçonnés tels que des allumettes, un miroir, un peigne, un canif, des savons, une boussole, des couverts, des coupes en verre et quelques bouteilles de Xérès. Il avait constaté, avec réticence, qu'il était le seul être vivant sur l'île. Il lui restait à parcourir quelques endroits de la colline qui comme une aigrette verte et rocheuse contrôlait cette petite parcelle de terre qu'un dieu indifférent avait jeté à la mer.

C'est alors, durant une excursion sur la colline, qu'il découvrit la grotte.

La solitude du naufragé est incommensurable, elle ne connaît pas les distances, s'approche de la folie. Peut-être pour cela, l'homme musclé à la peau cuivrée se surprenait à parler seul, découvrant les différentes inflexions de sa voix et ses nuits se peuplaient de rêves d'images contorsionnées de ses êtres chers. Jour et nuit, nuit et jour. Lui. Unique et sans mesure.

Il se réveillait en sursaut, en pensant que les siens étaient restés à ses côtés dix ans auparavant. Main non. Seul le silence absolu de l'île, fendillé de temps à autre par le vent, remuait les plantes. Ou le craquement d'une branche qui tombait et qui le faisait se mettre debout d'un bond, la lance à la main afin d'aller à la rencontre de cet animal inconnu qui lui manquait tant. Non pas pour le manger, ni pour le trancher, mais pour sentir la vie pétiller à ses côtés. Et pourtant, rien. L'homme cherchait une autre vie, la poursuivait parmi les autres bruits, les silences, la brume.



Une nuit, il se réveilla angoissé. Il avait bu avec excès pour accompagner la routine de la diète de poisson, de crabes, de racines, des tubercules qu'il faisait griller sur la braise. Un brouillard trouble lui voilait l'esprit. L'homme se voyait depuis une étrange distance mais, en même temps, intime. Il se voyait lui-même depuis le tronc d'un palmier, surpris, muet. Il était un naufragé sur terre, un être perdu dans l'immensité de l'univers.

Il décida d'achever l'exploration de l'île. Il contourna la colline pour découvrir l'autre versant. Il grimpa en se blessant les mains. Une voix intérieure lui susurrant des conseils à l'oreille. Il arriva à une corniche sèche comme le cuir au soleil. Ce fut là qu'il découvrit les grottes. C'étaient des trous dans la pierre, des coups de marteau dans la roche.

Les grottes pouvaient être un abri, une garantie de vie en attendant l'arrivée du bateau qui le sauverait. Elles pouvaient protéger l'homme aux bras coriaces pour que chaque matin il puisse allumer les feux sur la côte, en scrutant l'horizon ou, à n'importe quel moment, se disait-il à voix haute, pouvait se dessiner le navire entre les vapeurs et l'iode brûlé dans l'air.

Il pénétra dans la grotte avec un flambeau. Les pieds peureux de l'homme craignaient l'attaque d'une bête inconnue. Aucune épouvante n'est audible face à ce qu'il trouva : alignés contre le mur, assis, des cadavres d'une vingtaine d'êtres humains brillaient dans la demie-pénombre. L'homme hurla, tomba à genoux, s'arracha les cheveux et la barbe. Il resta abattu. Les cadavres, vêtus d'habits du XVI^e siècle, se prolongeaient dans le temps et la malchance. C'était un défilé de mode grotesque orchestré par un fou pour un public inexistant. Le message était clair, il s'écrivait dans les ondulations du feu sur les roches : personne ne put s'échapper vivant de cette île et l'homme, misérable, abandonné, se recroquevilla sur sa destinée, sur son malheur. Son pauvre squelette allait être placé là-bas par le prochain naufragé, par le malheureux qui allait le succéder à sa dynastie.

Plusieurs jours, plusieurs nuits, il resta dans sa cabane, pleura sur sa mort inévitable. Certains hommes le savent : nous sommes des êtres éphémères. Nous sommes de



passage dans un monde en transit. Nous nous cherchons dans des égarements inconciliables. Pourtant, sur l'île, il n'y avait plus d'opportunités, plus d'alternatives: survivre jusqu'au moment de fermer les yeux, pour toujours. Un pied-de-nez à la vie. Une grimace avant le dernier adieu.

Il décida de retourner à la grotte. Là-bas, les cadavres l'attendaient. Il enfonça le flambeau dans la terre sableuse et se dénuda. Il se para des vêtements d'un mort du XVI^e siècle. Il avança de quelques mètres dans la grotte jusqu'à ce que le passage se rétrécît. Il continua à genoux quelques minutes dans un tunnel étroit qui le conduisit à une vaste grotte dont on ne distinguait pas la partie supérieure. Les parois étaient recouvertes de pierres cristallines, cylindriques, qui comme dans une foire d'attractions démultipliaient sa propre image, à l'infini. Tantôt, des miroirs convexes lui rendaient une silhouette étirée et ondulée; tantôt, des formes concaves présageaient des mouvements inespérés et oppressants.

On entendit une voix: l'homme ne savait plus si c'était la sienne ou l'écho de celui qu'il fut autrefois. Il tomba à genoux et, sans arrêter de chanter, s'ouvrit les veines. Son squelette, pensa t-il avant d'expirer, allait occuper le premier rang de ce défilé macabre, de cette multiplication infinie de cadavres. Il était un autre désormais, il inaugurerait cette douteuse dynastie.